



PRÉLIMINAIRES

*Nous savons tous l'importance des préliminaires
pour dégondrer la porte de l'âme.*

En 2008, je publiais mon premier livre. Il s'appelle *Éclats de verre*, ou *Le vrai-faux journal d'un buveur*.

Je ne savais pas encore qu'il serait le premier d'une longue série et que la rédaction de cet ouvrage entamait de fait une nouvelle période de ma vie consacrée à l'écriture.

Depuis mon enfance, j'aime les mots, leurs contours, leur sonorité, la façon dont ils s'imbriquent, s'attirent ou se repoussent, se révulsent ou se propulsent. Mais surtout l'espace entre eux. Dans cet espace, l'écrivain, tout comme le lecteur, peut glisser un monde personnel, silencieux, enfoui. Aussi profond que l'espace entre les étoiles, ce monde est infini et nourrit l'imagination de sa sensualité, de sa sensibilité, de sa violence aussi. Une grenade aux mille graines qui explosent au cerveau, le détonateur d'un feu d'artifice intérieur.

C'en était fait, j'étais pris au piège. Cela a commencé un vendredi après-midi. Je suis allé chercher un de mes fils à la sortie de l'école primaire. Je suis toujours en retard. Je me précipite... sur une porte close. Je me suis trompé d'une heure et j'ai donc trois quarts d'heure d'avance que je mets à profit pour me balader dans le quartier. J'entre dans une brocante, feuillette de vieux livres. L'un m'attire par son titre : *Jusqu'à la lie*. Je l'ouvre et tombe sur une ordonnance. Cette ordonnance provient du centre de cure de Thun, en Seine-et-Oise. Le centre où j'ai fait ma cure de désintoxication il y a maintenant juste vingt ans, jour pour jour. L'ordonnance est à l'en-tête du docteur Vachon-France, ce médecin — on ne disait guère addictologue en ces temps-là — qui m'a admis dans le centre. Admission avec de l'hésitation de la part du corps médical. *In extremis*, une dernière chance, plutôt *la* dernière chance. On ne me donnait pas un mois à vivre encore. J'étais arrivé au bout du bout, là où on tombe définitivement du bord extrême du goulot.

Ce livre devant moi était un signe. Je l'ai acheté. Le soir même, je l'ai lu. Jusqu'à la lie. Alors, tout mon passé m'a sauté au visage. Moi qui avait profité de la mise au ban où m'avait poussé l'alcool, pour reconstruire une nouvelle vie où personne ne connaissait mon passé, me voilà avec cet enfoui qui me saute dessus, dans mon présent. Le soir même, j'écris une lettre à ceux qui m'avaient connu à cette période. Je l'expédie à la section de *Vie Libre* de Montreuil, qui m'avait soutenu et guidé vers les soins, dont ce rendez-vous avec Vachon-France qui a été décisif pour ma survie.

J'avais repris le cours habituel de ma vie quand je reçois un soir un coup de téléphone d'un certain Michel qui dit avoir reçu ma lettre à *Vie Libre*. Je reste circonspect. Deux décennies. Je ne me souviens plus de ce Michel. Jusqu'au moment où il me raconte une séance du groupe de paroles où mon flingue était tombé par terre. Je n'ai plus de doutes. Cet homme m'a connu en situation. J'étais effectivement venu au groupe de paroles avec un flingue. Il m'invite à passer au groupe un soir. Quelques semaines plus tard, je m'y

rends. J'y retourne. Progressivement, je remets le doigt dans l'engrenage des groupes de paroles ; cette fois-ci du côté des anciens buveurs.

Je témoigne, je fais part de mon expérience. Mes propos sont crédibles. Je le vois dans les yeux de mes interlocuteurs. J'ai l'expertise de ma peau. Ils savent que je sais au plus profond de moi : la déchéance, l'humiliation, la souffrance, le bout du bout d'où l'on revient rarement.

Je me sens utile ; je viens de plus en plus régulièrement aux réunions du groupe, deux fois par semaine. Il y a là quelques personnes qui m'ont vu *en situation*, mais la plupart me découvrent et m'intègrent. Ma *Lettre à mes amis de vingt ans* est remise aux buveurs en quête de guérison. Elle leur montre, par le décalage entre ce qu'elle décrit et celui que je suis devenu et qui leur parle, que c'est possible de s'en sortir. Si moi, je me suis sorti de l'enfer que raconte cette lettre, alors eux aussi peuvent s'en sortir.

C'est dans ce contexte qu'une ancienne buveuse, toujours fragile, me demande d'écrire quelque chose autour du mot *Effluves*. Quelques mois passent sans que je produise un texte quand, soudainement, un texte sort de mes doigts. Les mots se collent à l'écran de mon ordinateur. Ce texte s'intitule *Effluves*. Je le remets à cette femme qui me précise qu'elle va l'utiliser dans le cadre d'un groupe d'écriture au sein d'une association traitant de la maladie alcoolique. Cette association est présidée par un addictologue – maintenant le terme est officiel ! – dont j'avais déjà remarqué qu'il aimait les mots. Surtout quand cela lui permettait de se mettre en avant, d'être sous les feux de la rampe. Il aurait certainement aimé être écrivain. Il s'avérait plutôt spécialiste des effets mauvais du vin. Au fil des mois, je n'avais toujours pas de nouvelles de mon texte. Quand je demandai à cette amie ce qu'il était devenu, elle se montra de plus en plus évasive. Petit à petit vint l'idée, frustrante, que je m'étais fait posséder. On m'avait utilisé pour produire des mots sans que je connaisse l'usage qu'il en était fait.

PAPIERS DE VERRES

En même temps, des amis au sein de *Vie Libre* me poussaient à écrire un livre sur mon expérience et, au-delà, sur la maladie vue par le malade.

Nourri de cette frustration et soutenu par cette demande, je pris alors mon clavier en mains pour raconter des bribes de cette expérience et y inclure *Effluves*. Je ne supportais pas qu'il soit perdu, errant sur des mers inconnues, à la portée de n'importe quel pirate opportuniste. C'est ainsi qu'est né *Éclats de verre*. Écrit par saccades, par pulsions. Les mots me traversaient le corps avant d'être projetés, lettre après lettre sur le clavier. Je ne frappe que d'un doigt et demi, mais je suis persévérant quand les vagues remontent en moi et s'alanguissent au creux des rochers, ou roulent impétueuses en ressac. La mémoire heurte le présent, s'y fracasse ou le déborde.

Un homme souvenir de la mer. Un homme saoul, venir de la mère. Je me suis embarqué dans cette galère. Onze ports, onze livres et tant de départs ratés, tant de tempêtes et rien, ou pas grand chose pour s'accrocher, pour accrocher un peu d'espoir à l'horizon de mes mémoires.

Dans chacun de ces récits-récifs émergent des déchirures d'alcool. Juste boire, jusqu'à la lie, des mots pour ne pas se renier, pour se regarder sans fard et sans remords dans le miroir. Pas à pas, livre après livre, je me suis mis à distance du produit tout en maintenant au plus chaud de moi cette blessure, ces déchirures aux bords édentés. Je me suis adapté pour rendre complémentaires ma soif de liberté, ma soif de vérité et celle de bouleverser des pans d'oppression. J'ai toujours su que l'alcool est un outil d'oppression, et source de larges marges bénéficiaires. Quitte à laisser à la marge ceux qui en souffrent de trop d'abus tout en restant des porte-monnaies sur pattes. Clients-consommateurs captifs pour les producteurs et les distributeurs.

C'est du sentiment d'injustice qui résulte de ce constat que je suis convaincu que l'entraide, certes nécessaire vis à vis de celui qui se noie dans

l'alcool et s'étrangle dans ses vomissures, ne suffit pas. Il n'est pas possible de vider, à la petite cuillère individuelle, une baignoire qui se remplit à grands flots et dont les débordements produisent 49 000 morts annuels dans l'indifférence de l'habitude habillée d'une voile de fatalité. Tout le monde se tait : les politiques, les producteurs, les médias. Même certains médecins, comme des députés, se font complices du lobby alcoolier et les aident à développer leur marché, en particulier auprès des jeunes.

C'est ainsi qu'au sein de *Vie Libre*, devenue depuis *Addictions Alcool Vie Libre*, je me suis efforcé de développer ce combat sur le champ social, politique et économique. L'addiction alcoolique est une maladie. On peut en guérir. Mais cette maladie a aussi de profondes racines dans notre environnement, les habitudes sociales et de consommation. L'alcool, quelle que soit sa forme, est un produit qui se vend et avec lequel, du producteur de terrain au distributeur final, on fait des bénéfices. L'argent appelle l'argent. Il n'a pas pour souci la santé. Les lobbys sont là pour le rappeler aux gouvernements, aux ministres de la santé et exiger les moyens de développer encore plus leur marché.

On laisse l'alcoolodépendant à la marge ; mais avec ce client captif, on améliore ses marges bénéficiaires...

C'est ce que je me suis efforcé de faire partager lors d'interventions, de projets d'actions, de communiqués ou de divers articles.

Je joins ces contributions à la fin du présent ouvrage afin d'élargir le débat et de dépasser le simple constat du témoignage. Le témoignage qui n'aboutit pas à une remise en cause du système économique autour de l'alcool est aussi utile à la lutte contre les mécanismes d'addictions qu'un peigne pour chauve.

PAPIERS DE VERRES

Le cœur du livre, *Le boire et le danger* (ex-Éclats de verre) reste inchangé. Je n'ai pas voulu apporter de modifications à ce témoignage, écrit à une période précise, au plus près du feu intérieur. Apporter des modifications, supprimer des passages qui me gênent maintenant, aurait été trahir la sincérité du propos. J'apporte quelques modifications à la partie *Réponses à quelques questions récurrentes*, dans une seconde partie : *Les solutions pour en sortir*. Cela est nécessité par la mise à jour de données, notamment de données chiffrées. Le premier texte de la première partie est la *Lettre à mes amis de vingt ans*. Cette lettre est le premier document public que j'ai diffusé, me lançant ainsi pour longtemps dans l'écriture et la publication de textes autres que des articles.

Elle a été mise en scène par Claude Confortès, metteur en scène, auteur et comédien aujourd'hui décédé, avec qui j'ai pu développer une relation amicale sur la fin de sa vie. Mes potes de la Compagnie du TourneZinc, Vania Adrienssens, bien sûr, mais aussi Nathalie Solence, Jules Bourdeaux et Claude Gaisne ont été les acteurs portant sur les planches mes mots. Une profonde amitié me lie à la plupart d'entre eux. Une amitié aux mots devenus inutiles ; simplement un babillage complice au coin des yeux, une accolade de tendresse et quelques pirouettes de saltimbanque dans la tempête de la tendresse.

Au moment où j'écris ces lignes, mon pote Vania, qui fut mon compagnon de galère depuis près de quarante ans, et dont il est souvent question dans ce livre, se bat contre la grande faucheuse. Lui aussi est un expert de sa peau. Lui aussi est usé jusqu'à la trame par tous ces combats. Cherchant son souffle sur son lit de réanimation, il a souri à l'évocation du *sirop de la rue*. J'écris en pensant à lui. Poing serré, bras levé vers l'espoir. Hardi, camarade ! Il y a encore des gueulantes à pousser haut et fort !*

PAPIERS DE VERRES

Il y a dans les pages qui suivent beaucoup de choses que je n'ai pas dites. Parce qu'elles sont tout simplement indicibles. Parce que si je les avais écrites, le lecteur ne m'aurait pas cru. Il est parfois difficile d'écrire la violence, mais je peux me mettre à froid et les étaler sans qu'elle me détruise un seconde fois. La destruction est déjà réalisée, comment détruire des ruines qui restent debout à l'intérieur de soi. Les exposer, raconter la destruction minutieuse, porterait atteinte au crédit de ce qui est déjà formulé. Alors, je me contente d'en faire le tour de temps en temps, de m'y promener maintenant qu'elles ne sont plus fumantes, et de les taire. Vous ne supporteriez pas et vous rejetteriez l'ensemble. Mettez cela au compte de mon intimité à maintenir dans un coin, à laisser mijoter, pour le fumet de quelques rêves là-bas, sur les bosses de l'horizon et dans la faune de l'âme.

* Vania est décédé en avril 2019. Ce monument de tendresse a, malgré ses faibles moyens, apporté sans cesse son soutien à la lutte contre l'addiction alcoolique. Il nous a accompagné de sa tendresse et de sa fraternité pendant une longue période. Conservant l'espoir dans le rauque de sa voix et la chaleur de son limonaire.